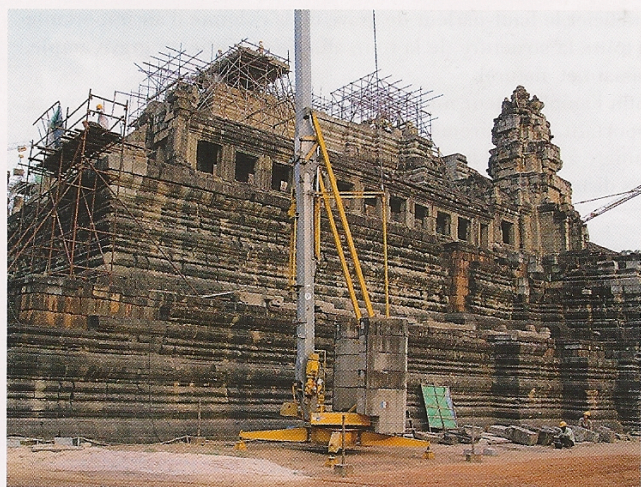


LES DERNIERS SECRETS D'ANGKOR

Érigée en plein moyen-âge avant de sombrer dans l'abandon, la cité d'Angkor révèle peu à peu son génie d'architecture et les trésors du quotidien qui ont fait durant huit siècles d'Angkor Tom, la plus grande mégapole de la Renaissance et de la civilisation Khmère, l'une des plus brillantes. Des chercheurs français de l'EFEO penchés sur son histoire mettent au jour les secrets de cette ville pétrifiée dans la jungle cambodgienne et l'un de ses principaux joyaux, le temple du Baphuon. *Alain Ammar et Estelle Maisonneuve.*



En franchissant la porte du sud lorsque le jour commence à poindre, le visage en grès qui domine l'édifice âgé de mille ans semble esquisser un énigmatique sourire. Celui de Jayavarman VII, puissant souverain de la cité khmère qui régnait aux quatre points cardinaux de l'Empire. En cette heure matinale, nous avançons dans un silence presque total sur la route qui mène à la cité royale. Un éléphant monté par un jeune khmer nous coupe la voie en longeant la série de cinquante-quatre monstres et génies qui mènent à l'entrée et ponctuent le pont du lac, sorte de cerbères qui surveillent de leur regard de pierre le moindre geste de chaque visiteur. Au détour d'un sentier goudronné s'étale cette civilisation Khmère, espace gigantesque hérissé de tours crénelées. Angkor s'ouvre, devant nous, en un plan ordonné avec ses 272 temples plantés sur 400 km². Notre guide nous explique qu'au VIII^e siècle, les premiers édifices étaient construits en bois et que ce n'est que deux siècles plus tard que de réels témoignages de vie apparaissent. Premier roi d'envergure, Jayavarman II unifia un royaume alors morcelé et installa sa capitale à Angkor. Son règne dura environ 35 ans pour se terminer aux alentours de 835. Le choix de placer sa capitale près de la ville de Siem Reap est probablement dû à la proximité du grand lac Tonle Sap, qui offre des eaux poissonneuses et la possibilité de cultiver le riz. L'ensemble des temples construits à partir de cette époque crée un lien très étroit entre religion et royauté, car l'objectif est aussi, pour

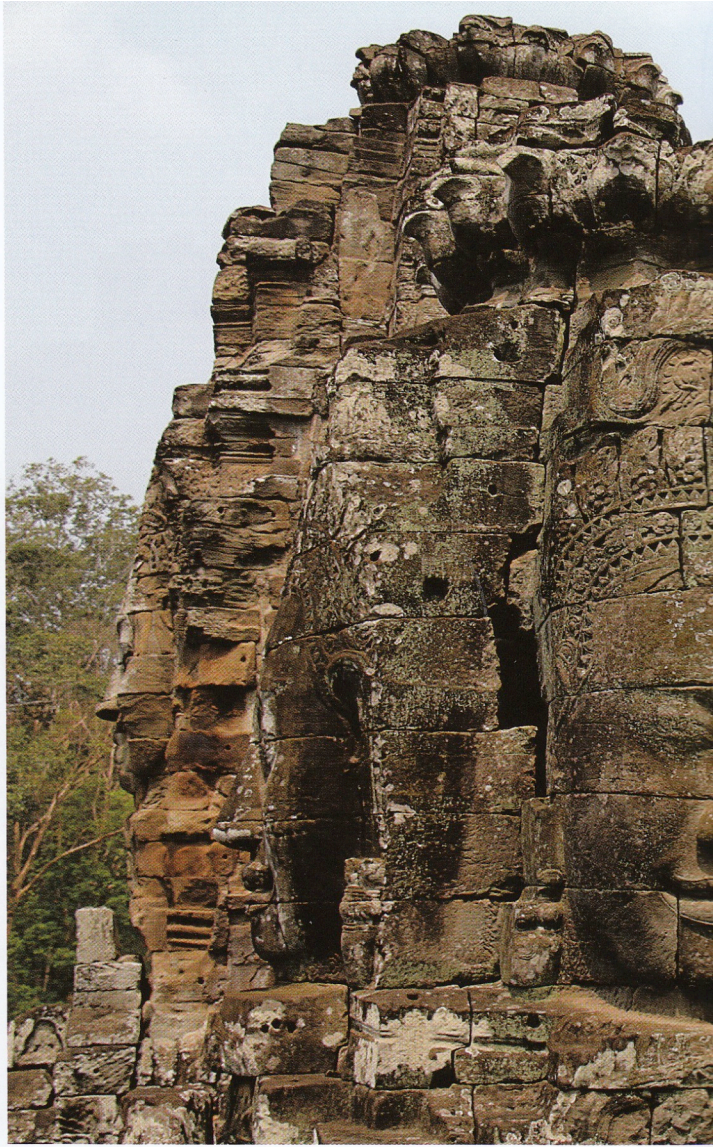


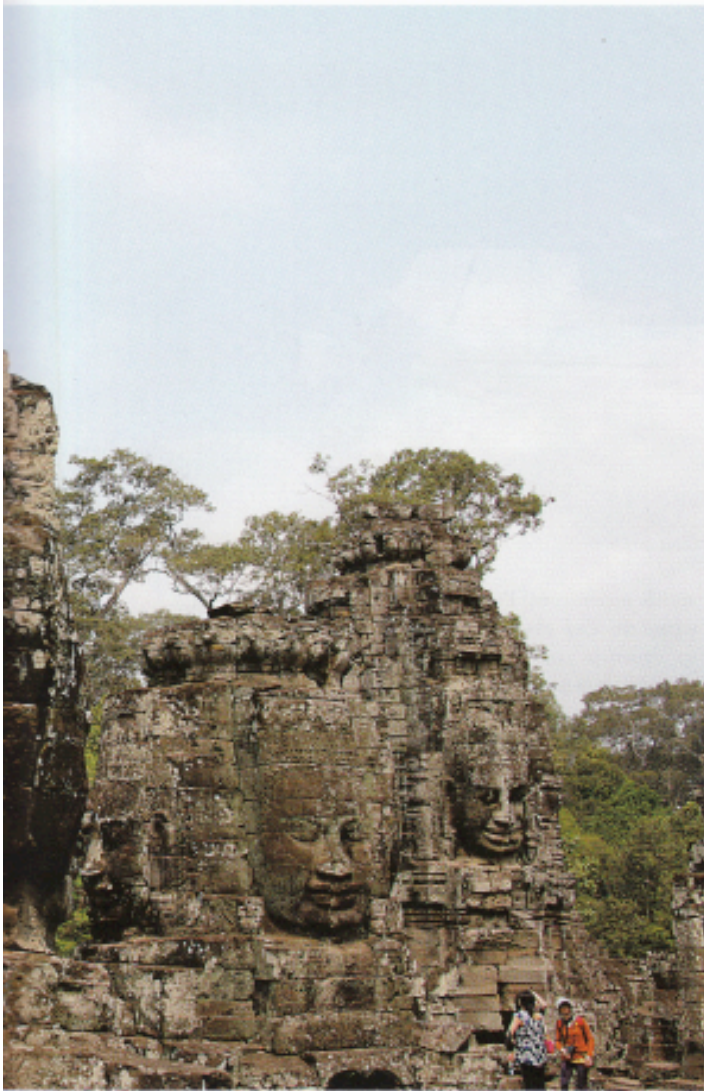
le monarque, d'affirmer son pouvoir et sa légitimité. Depuis 1907, les chercheurs de l'EFEO (Ecole Française d'Extrême Orient) s'attachent à restaurer cet ensemble unique au monde, classé par l'UNESCO au patrimoine de l'humanité.

Après le temple du Bayon aux multiples figures, la terrasse du Roi lépreux et celle des Eléphants, c'est au tour du Baphuon, un temple-montagne effondré auquel se sont attelés les Français pour lui rendre sa majesté perdue. Pascal Royere en est l'architecte en chef, une sorte de médecin bienveillant au chevet d'un ensemble de blocs de grès emboîtés les uns dans les autres sans véritables fondations. Avec son accent rocailleux du sud-ouest, il nous fait pénétrer dans ce monde forestier où chaque assemblage de pierres apparaît comme une oeuvre baroque. « Les temples montagnes d'Angkor relèvent davantage de la sculpture que de la construction, explique-t-il : pas de joints ou de liants, la masse interne est composée de remblai. Des édifices religieux conçus à l'inverse de nos cathédrales : l'aspect extérieur est privilégié au détriment de l'espace

interne, comme pour signifier que ces temples sont les oeuvres personnelles d'une aristocratie, d'où le petit peuple est exclu ». Magnifiques mais fragiles, livrées aux intempéries, aux infiltrations, à la végétation et aux tassements du sol, les maçonneries se sont ouvertes avant de s'effondrer.

Depuis quinze ans, Pascal Royere travaille à la restauration du Baphuon. Il connaît tout ou presque de ce temple-montagne, l'un des plus imposants d'Angkor avec ses 35 mètres de hauteur, qui n'était qu'une colline rongée par la forêt lorsqu'il fut redécouvert et inventorié au début du XX^e siècle. Extirpé lentement de sa gangue végétale, le Baphuon a révélé sa puissance signalée par le missionnaire chinois Tcheou Ta-Kouan dans ses notes de voyages rédigées au...XIII^e siècle. Il y écrit que la tour de bronze est encore plus haute que la tour d'or. Un sorte d'immense pyramide taillée dans le grès en trois gradins trônant dans l'espace central de la ville avec une architecture finement ciselée et ponctuée de gopuras – tours crénelées dont les parois externes illustrent les épisodes du séjour céleste de Shiva. A en juger par la description des matériaux





précieux qui couvrent les constructions, le Baphuon paraît être encore en bon état et entretenu. Après de nombreuses périodes d'occupation et d'abandon, d'effondrements et de reconstructions, le site finalement déserté au XV^e siècle par la cour cambodgienne, est englouti par la jungle. En redescendant les gradins du temple où s'acharnent des dizaines d'ouvriers cambodgiens, une multitude de pierres taillées de différentes dimensions forment devant nous comme les pièces d'un lego géant. Impression étrange d'un chantier à part.

« Il faudra attendre 1908, reprend Pascal Royere, pour que le Français Jean Commaille mette au jour les principales lignes architecturales du Baphuon. Le temple est consolidé entre 1916 et 1918 et reconstruit en partie en 1970, quelques mois avant la guerre civile cambodgienne et l'interdiction par les Khmers rouges de poursuivre le chantier ». Entouré d'ingénieurs, d'architectes et de tailleurs de pierre, Philippe Groslier, le prédécesseur de Pascal Royere, entreprend alors un travail titanesque : sauver le Baphuon. Lequel sauvetage passe par une solution technique qui évolue entre la restauration retenue et une restauration complète.

Chaque soubassement est consolidé par des voiles de béton armé équipées d'un réseau drainant. Tous les blocs de trois des quatre façades sont déposés et soigneusement annotés, 300.000 pierres sont laissées à terre. Le premier étage est restauré et une partie du second, mais la guerre empêche la poursuite des restaurations. Pressé par le temps et la situation insurrectionnelle, Groslier construit un sarcophage de latérite pour préserver les remblais qui protègent le Baphuon et quitte le pays. Le temps est à l'orage lorsque nous quittons la partie ouest du temple pour en mesurer l'étendue. Angkor est à nouveau rongé par la luxuriance végétale. En raison du climat tropical le Baphuon n'est plus qu'une énorme butte de terre couverte de broussailles et d'herbes folles. Après le départ des Français, le silence enveloppe la cité des dieux. Vingt ans d'oubli...

Mais le soleil revient : en 1995, l'EFEO reprend les travaux mais doit vite se rendre à l'évidence : la totalité des archives a été détruite ou pillée.

Plus rien en dehors d'un jeu de 979 photographies et de quelques dessins miraculeusement épargnés. L'espoir renaît, il devient possible de retracer la position de chaque pierre qui jonche la forêt. Un puzzle gigantesque qui demandera des années d'efforts, de travail et d'argent.

« La consolidation et le remontage des murs sont quasiment achevés, précise Pascal Royere, nous remplaçons les blocs de grès trop abimés par d'autres venus de carrières du nord ; celles du Mont Phnom Khulen, les mêmes qu'ont exploités il y a dix siècles les bâtisseurs d'Angkor ».

Mais aujourd'hui, les Français ne sont plus seuls : des armadas de Japonais, Américains, Allemands, Australiens, ont investi Angkor, et les Cambodgiens eux-mêmes sont désormais à pied d'oeuvre. Pascal Royere est optimiste : avant la fin 2011, ses travaux d'Hercule seront achevés. « Depuis 1995 cette restauration aura coûté environ 9 millions d'euros, réglés aux deux tiers sur les fonds du ministère des Affaires Étrangères et Européennes, et pour un tiers par l'EFEO.

Tout semble réuni aujourd'hui pour que cette lutte soit menée enfin à son terme et permette au monument de retrouver un nouvel équilibre et une nouvelle place dans l'histoire d'Angkor. Bientôt le visiteur pourra apprécier la monumentalité des soubassements de la pyramide confrontée à la délicatesse des décors ciselés et des bas-reliefs des trois étages, voir les sculptures délicates qui représentent les poèmes du Ramayana et du Mahabarata, tout en contemplant le visage apaisé du Bouddha de la face ouest, sculpté cinq siècles plus tard.

Nous quittons les lieux sous le soleil déclinant, au moment où les ombres s'allongent. Les silhouettes des danseuses apsaras découpées en dentelle dans la pierre semblaient soudain se mouvoir comme pour témoigner de la renaissance d'Angkor. □

LA DECOUVERTE D'UNE CITÉ ROYALE

Miracle ! Après dix ans de recherche et de fouilles, Jacques Gaucher, ingénieur à l'EFEO, vient d'établir la carte d'une ville de 9 millions de mètres carrés en pleine jungle. Une sorte d'immense cité royale phare de l'Empire Khmer.

L'homme possède un profil à la d'Artagnan et un sens inouï pour se repérer dans la jungle luxuriante qui enserré Angkor Thom. Avec une petite équipe de terrassiers, le chercheur a retrouvé la trace d'habitats en bois et murs enfouis sous plusieurs mètres de terre : la structure d'une cité impériale absorbée par la végétation et les différentes sédimentations. Depuis le début du XX^e siècle, comme éblouie par la majesté des temples la recherche à Angkor, a presque toujours été subordonnée à l'étude des monuments et des grandes formes construites – enceintes, sanctuaires, réservoirs – ainsi qu'à l'identification de leur commanditaires royaux.

En 1958, Bernard-Philippe Groslier déplore qu'en contraste avec la remarquable série d'études consacrées à l'histoire de l'art khmer, « bien peu d'attention n'ait été accordée à la structure urbaine et à l'organisation technique des cités khmères ». Cette carence entraîne Jacques Gaucher à proposer un programme de recherche d'un type résolument nouveau, conduit en terme d'archéologie urbaine et intitulé « De Yasodhara à Angkor Thom, ville et archéologie », dont l'objet est, cette fois, étendu à la cité entière d'Angkor Thom. Le site, aujourd'hui recouvert par une forêt tropicale, recèle-t-il celui d'une ville ancienne ? Dans quelle mesure les monuments connus peuvent-ils être replacés dans le contexte des structures de l'habitat des hommes qui les ont créés, des conditions matérielles de leur existence et de leurs transformations ?

La stratégie de recherche divise le programme en deux grands moments : le premier centré sur la découverte de la structuration de l'espace du site (sol et surface du sol), le deuxième sur son interprétation. La couverture végétale rendant inopérante l'utilisation des techniques de télédétection, le protocole méthodologique, conçu comme non destructif, regroupe topographie, morphologie du paysage, géo-archéologie, stratigraphie, inventaire architectural, analyse urbaine et enregistrement cartographique informatisé (SIG). Il est appliqué systématiquement sur les 9 000 000 m² du site. Le programme débute en septembre 2000. Il voit, en 2005, conformément aux engagements pris, la remise à l'Autorité APSARA du « schéma d'urbanisme archéologique d'Angkor Thom ». Outil de sensibilisation, de réflexion et de gestion du site, ce dernier définit les principaux éléments archéologiques de la cité, caractérise les risques



qu'ils encourent, l'origine de ces risques, et énonce une série de recommandations visant à leur protection et à leur future mise en valeur.

Du point de vue scientifique, les résultats obtenus, au cours de six longues campagnes de fouilles et de prospections archéologiques, concernent cinq grands types d'informations : planimétriques : le plan de la ville à l'échelle du 1/2000 ; sédimentologiques : plus de 7000 sondages numérisés et cartographiés ; stratigraphiques : 20 secteurs de fouilles ouverts ; architecturales : 216 vestiges de sur face documentés

et ordonnés dans le cadre d'un nouvel inventaire général des constructions d'Angkor Thom ; topographiques : près de 10 000 points mettant en relation, pour la plupart d'entre eux, surface et substrat. Plus d'une centaine de grandes structures enfouies, d'une largeur comprise entre 8 m et 20 m et chacune d'une longueur de près d'un kilomètre cinq cents mètres, sont découvertes et enregistrées dans les quatre quadrants de la ville. Elles constituent un cadastre urbain fossile. Leurs tracés qui représentent au total un linéaire global de cent kilomètres se prolongent le plus souvent d'un quadrant à l'autre. Globalement parallèles et orthogonaux, ils figurent les composantes historiques des réseaux viaires et hydrauliques de la ville. Certaines de ces structures ont commencé à être identifiées : voies de circulation bordées de





fossés reliées aux chaussées axiales des cinq grandes avenues de la ville ; voies d'eaux dont certaines traversaient ces mêmes avenues par des canalisations souterraines ; structures composites dont la fonction a pu varier dans le temps et l'espace. Avec ses nombreuses adductions d'eau, le plan de la cité révèle les premiers éléments de compréhension d'une ingénierie hydraulique urbaine sophistiquée, qui assurait le contrôle de l'alimentation, de la distribution, du stockage, du drainage et de l'évacuation des eaux dans la ville. L'ensemble de ces tracés est à l'origine d'un tissu urbain régulier composé de plus de 300 îlots quadrangulaires dont le modèle principal correspond à un module d'environ 360 m x 90 m. La surface du sol de la ville est ponctuée par la présence de près de deux cents édifices en grès, brique et latérite et, dans son dernier état par près de 3000 pièces d'eau directement alimentés, pour certaines d'entre elles, par les voies d'eaux et les fossés. Ils apparaissent alors comme les premiers grands marqueurs archéologiques d'une nouvelle échelle de la fabrication de la ville : celle, domestique, de la morphologie des habitations. Les recherches révèlent par ailleurs sur le site l'existence de deux paléorivières. Elles permettent également la documentation et la découverte du plan complet de la citadelle royale, qui comprend la présence d'un ensemble hydraulique royal monumental exceptionnel.

Le croisement de l'ensemble de ces informations montre que le site d'Angkor Thom a bien été celui d'un ensemble urbain ancien, au plan régulier, monumentalement planifié, qui fut, à un moment donné de son histoire, densément habité. Avec la documentation établie à une grande échelle, un seuil documentaire est aujourd'hui atteint. Il constitue, dans le cadre des études angkoriennes, une source d'un caractère totalement nouveau qui prend désormais place auprès des sources textuelles et archéologiques connues et dont l'élément le plus spectaculaire et le plus riche d'informations est le plan archéologique de la ville. A l'analyse de ce plan, le type de régularités planimétriques qui ressort de l'agencement des tracés urbains associé à la distribution spatiale des grandes fonctions de la capitale font, sans doute plus que pour aucune autre ville de l'Inde ou de l'Asie du Sud-est indianisée, de la ville d'Angkor Thom une reproduction conforme aux modèles théoriques urbains prescrits dans les traités indiens de l'habitat. Ce seuil documentaire forme un point d'aboutissement.

Page de précédente: Alain Ammar et Jacques Gaucher examinent la carte de la cité impériale établie par l'EFEO.
Ci-contre : Ingénieur de l'EFEO, Pascal Royère travaille depuis 15 ans à la renaissance du temple du Baphuon.
Photos réalisées avec un Canon EOS 550D, prêté par l'équipe du site Geek-Trend.com.

C'est aujourd'hui le plan d'une ville nouvelle qui vient à la connaissance du monde scientifique, contribution remarquable de la civilisation khmère à l'histoire des formes urbaines asiatiques et au-delà à l'histoire mondiale de l'urbanisme. Mais il constitue également, en représentant les traces d'une fabrication urbaine longue de près de 700 ans, le point de départ d'un nombre considérable de thèmes de recherches archéologiques nouveaux d'ordre spatial, historique, environnemental et social, fondés sur le rapport entre l'espace de la capitale khmère, les sociétés successives qui l'ont produite et habitée dans le temps, et la construction de l'empire angkorien. Si la première phase de la recherche urbaine a été consacrée à un mouvement allant du global au local, dans la découverte et la représentation d'un contexte, la seconde phase permettra de passer du repérage des formes (urbaines) et des lieux à la caractérisation de leurs fonctions et de leurs temporalités. Cette seconde phase, dont l'objectif premier sera de construire un modèle des grandes évolutions chronologiques de la capitale khmère, vient de commencer.

CARNET DE VOYAGE

Vietnam Airlines propose des vols sans escale vers le Vietnam. Leader vers l'ensemble « Indochine » la Cie propose 8 vols par semaine : 4 vers Hanoi et 4 vers Ho Chi Minh Ville, avec de nombreuses connexions vers le Laos et le Cambodge. Compter à partir 783 euros TTC en classe éco, 1320 TTC pour la classe Deluxe et 2550 TTC en classe Affaires pour l'un des trois pays, ensuite les connexions régionales pour la baie d'Halong, Luang Prabang ou Siem Reap sont à tarif préférentiel si achetées en même temps que le vol international. Par exemple Hanoi/Siem Reap (Angkor) coûte 50 euros TTC par trajet. www.vietnamairlines.com
Tél. : 33 1 4455 3941 Fax : 01 44 55 39 41.

Le nec-plus-ultra est de poser ses valises dans l'un des établissements de Victoria resorts : une chaîne française regroupant cinq hôtels au Vietnam et un au Cambodge. Celui qui nous a enthousiasmés est situé à Siem Reap, à quelques minutes du site d'Angkor, avec possibilité de faire le trajet en limousine 1930. 12 suites toutes différentes aux noms évocateurs : la Maharajah, la Japonaise, la Cambodgienne, la Pierre Loti... Des décors très Indochine pour ces hôtels 4 étoiles tous magnifiquement situés : à Sapa dans le Nord Vietnam, au milieu des villages de minorités ; à Hanoi et Phan Thiet, au bord de la mer de Chine ; à Can Tho et à Chau Doc sur les rives du Mékong, le fleuve aux neuf dragons; Prix de la nuit à partir de 110 euros en chambre standard, à partir de 310 euros en Suite. (en basse saison). □

Réservation www.victoriahotels.asia
reservation@victoriahotels.asia
(00-855)63-760-428

Pour toutes informations contacter La Maison de l'Indochine
1 place Saint Sulpice - 75006 Paris Tél 01 40 51 9515